Marie Bossaert, Augustin Jomier, Emmanuel Szurek (dir.)
L'orientalisme en train de se faire. Une enquête collective sur les études orientales dans l'Algérie coloniale

Paris, Éditions de l'EHESS
2024, 494 p.
ISBN : 9782713233746

Mots clés : Algérie, orientalisme, études berbères, dialectologie, colonisation

Keywords: Algeria, Orientalism, Berber Studies, Dialectology, Colonisation

Fruit d'une enquête collective de cinq ans menée au sein d'un séminaire de l'EHESS entre archivistes, bibliothécaires, enseignants et étudiants, ce livre propose une série d'entrées dans une partie des 50 000 lettres et 20 000 cartes postales (entre autres objets) de la correspondance du savant René Basset (1855-1924), figure de l'école d'Alger et pionnier dans de nombreux domaines savants, dont la langue berbère. Si R. Basset n'est pas un inconnu des historiens du Maghreb, ses archives, parvenues à l'EHESS en 2019, n'avaient jamais fait l'objet de la moindre exploitation. Ces premiers essais en « histoire sociale des sciences » (p. 18) présentent les premières pistes d'analyse d'un fonds qui appelle, par son ampleur, de futures études. Dans la perspective des travaux d'Alain Messaoudi [(1)], qui parrainent cet ouvrage, il s'agit moins d'étudier la matière même des prolifiques travaux de l'orientaliste, quoique certains chapitres en offrent de passionnants aperçus, que son milieu savant, sa vie personnelle et ses méthodes de travail.

Vie et archives de la famille Basset

René Basset est sans conteste l'une des incarnations de « l'orientalisme en situation coloniale » (p. 21), enseignant en Algérie, directeur de l'École des lettres puis doyen de la Faculté des lettres de l'Université d'Alger, longtemps seul établissement d'enseignement supérieur des colonies d'Afrique du Nord. Maître en de nombreux domaines, en particulier la dialectologie et les langues berbères et arabes, il s'impose comme une figure essentielle des sciences développées en contexte colonial, tirant parti de l'extension de la domination française pour élaborer son savoir. Imprégnées des représentations que se fait la puissance occupante des sociétés colonisées, ces connaissances peuvent aussi servir à leur administration quotidienne.

En plus de ces aspects en partie connus de la trajectoire de Basset, la grande diversité des lettres et leur densité éclairent différentes parties de sa vie privée. Plusieurs chapitres décrivent ainsi son milieu lorrain, celui d'une bourgeoisie républicaine récente et fragile, qui projette ses ambitions au-delà de la Méditerranée. Les circonstances calculées de son mariage, à l'origine d'une descendance de spécialistes qui forment bientôt une « famille orientaliste » (p. 90), sont racontées à partir de la dense correspondance avec sa mère, chargée de trouver la personne adéquate. Les relations familiales entre France et colonies, marquées par la nostalgie ou l'ennui des exilés volontaires en Algérie, trouvent ici matière à une nouvelle illustration.

L'ouvrage détaille enfin l'histoire de ce fonds qui, rapatrié en France, survit dans sa quasi-intégralité à travers les décennies. L'effort minutieux de R. Basset, « archiviste de lui-même » (p. 380), joue d'abord un rôle essentiel : il ne se contente pas de conserver l'essentiel de sa production écrite mais l'organise rétrospectivement. À la mort de sa mère, il récupère les lettres qu'il lui avait adressées et les intercale dans l'ordre chronologique avec sa propre correspondance. Rapatrié à Gérardmer, le fonds, pieusement conservé par ses fils orientalistes, survit au passage allemand lors de la Seconde Guerre mondiale avant de trouver, par l'intermédiaire d'Emmanuel Szurek, le chemin de l'École des Hautes-Études.

L'École d'Alger, entre Paris et le monde

Le livre propose d'observer l'orientalisme depuis Alger et démontre la centralité de la ville coloniale qui est tout sauf une antenne parisienne : autour de R. Basset et de ses collègues gravite une galaxie de savants européens, de Rome, Budapest ou Leyde. S'il n'existe guère de relations avec le Caire ou Istanbul au sein de sociabilités strictement occidentales, la correspondance dément les constats anciens d'un monde algérois « fermé aux influences extérieures » (p. 172). Au contraire, son étude permet de reconstituer minutieusement un réseau, véritable tremplin qu'emploie R. Basset pour s'imposer sur la scène scientifique internationale, y compris en court-circuitant Paris. Le congrès international des orientalistes de 1905, ici étudié à travers la topographie de la ville d'Alger, consacre l'importance de son école dans les sciences européennes.

Un autre outil permet à R. Basset de se hisser aux premiers rangs de ces milieux savants : son travail pour bâtir et élargir continument le champ

(1) En particulier Alain Messaoudi, *Les arabisants et la France coloniale. Savants, conseillers, médiateurs (1780-1930)*, Lyon, ENS éditions, 2015.

des études berbères. Alger se distingue de Paris par l'effort prononcé que ses savants consacrent à l'étude des dialectes, vus de loin par les professeurs parisiens plutôt versés dans les langues écrites. La collecte de données orales, facilitée par la proche distance, sert des visées à la fois administratives et scientifiques. R. Basset n'invente pas ces études mais leur donne une nouvelle impulsion, développant les méthodes qui associent « linguistique, ethnologie et folklore », avec la conviction que la « pureté » des langues, stylisée à l'excès, est « fonction de la distance » (p. 330). Il déploie alors son réseau dans tout le territoire maghrébin, ne négligeant aucune occasion d'accumuler des données orales ou écrites, sollicitant son frère administrateur d'une commune mixte ou bien Charles de Foucauld, installé parmi les Touaregs du Sahara. Cette dernière collaboration permet, comme l'écrit Benjamin Guichard, de faire de Tamanrasset une sorte de « poste avancé de l'école d'Alger » (p. 366).

« Où sont les Algériens ? »

La question est posée frontalement par Anna Damon et Augustin Jomier, en écho à une préoccupation de plus en plus instante des historiens des sciences en contexte colonial. La première réponse spontanée les cantonnerait à quelques interstices. La « grand-messe orientaliste » (p. 215), le congrès d'Alger, ne leur concède presque aucune place, les autorités coloniales se montrant réticentes devant toute occasion donnée à des figures intellectuelles du Machrek, comme Mohamed Abduh, de fouler le sol algérien.

Dans la correspondance même, les auteurs recensent seulement 89 lettres venues de lettrés algériens, ses anciens élèves ou parfois un savant curieux. Peu représentatifs, ils constituent une « très mince élite » (p. 262). Plus rares encore sont les hommes musulmans considérés par R. Basset et ses semblables comme pleinement « savants » (p. 269), la condition *sine qua none* étant une formation en partie française, même si R. Basset défend, notamment au travers de son intérêt pour les écoles franco-arabes réformées, une solide formation en langues vernaculaires, notamment en arabe standard. En 1927, une de leurs figures de proue, Mohammed Ben Cheneb, est le premier musulman à obtenir une chaire à l'université d'Alger, tout en restant dans l'ombre du maître. Sa place est d'autant plus difficile à reconstituer à partir du fonds que son commerce quotidien avec R. Basset, son collègue à l'université, tarit par définition la production de lettres.

Contrairement à certaines correspondances de grands écrivains, les lettres de R. Basset n'ont pas servi aux auteurs de l'ouvrage à reconstituer la genèse de ses œuvres, dont un pan seulement est évoqué ici. D'autres études à partir de ces mêmes archives seront utiles pour les explorer plus avant, tout comme les réseaux maghrébins ou africains de R. Basset. Pour l'heure, les nombreux auteurs de cette entreprise collective ont déjà dévoilé l'énergie d'un homme mise à tenir « la chronique de sa propre existence, indistinctement savante et personnelle » (p. 384), double nature épousée par la structure de l'ouvrage et source de son originalité.

Antoine Perrier
CNRS - Centre Jacques Berque (Rabat)